Document généré le 2 juil. 2025 18:27

Lurelu

Porter sa maison

Marie-Andrée Arsenault

Volume 44, numéro 1, printemps–été 2021

URI : https://id.erudit.org/iderudit/95693ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Arsenault, M.-A. (2021). Porter sa maison. *Lurelu*, *44*(1), 19–19.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Porter sa maison

Marie-Andrée Arsenault

Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la Tortue arriva la première.
Eh bien! lui cria-t-elle, n'avais-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi, l'emporter! et que serait-ce
Si vous portiez une maison?

Rien ne sert de courir, il faut partir à point. Comme bien d'autres jeunes enseignants, j'ai pris le chemin de l'école en bousculant les collègues d'expérience ayant entrepris le parcours avant moi. Après onze ans, je réalise que le Lièvre en moi aurait dû tirer profit de leur bagage pour mieux apprécier le voyage.

Ils ont été nombreux à m'ouvrir les bras, ceux qui «gardaient le fort» depuis plus longtemps que moi. Généreux dans leurs conseils, leurs planifications réglées au quart de tour et leurs recettes de longévité dans le métier. Plusieurs m'ont offert leurs classeurs pleins d'exercices et de projets bien rodés. Rien de techno ou de branché sur l'actualité, mais qu'importe puisque cela plaisait aux élèves. J'aurais dû les écouter.

Jamais je n'oublierai Vincent qui, à trois ans de sa retraite, a accepté de me suivre dans mes projets abracadabrants. Vincent qui était heureux devant les adolescents, pourvu qu'il puisse jouer au conteur une fois de temps en temps. C'est si simple, au fond, surtout qu'il racontait bien. Vincent qui a brandi son bouclier pour me protéger des difficultés. Il connaissait les cartes du jeu et m'a tendu d'emblée les bonnes. C'est tellement plus facile d'avancer quand la route est déjà pavée. L'ai-je assez remercié?

On est presque l'été et j'ai les yeux fatigués.

Dans la cour, mes élèves de première secondaire galopent dans toutes les directions avec leurs appareils en mode géolocalisation. Après des semaines de préparation, notre projet de géocaching inspiré du roman *Le mystère des jumelles Barnes*, de Carole Tremblay, est un vif succès. Les équipes se rassemblent autour des géocaches que d'autres ont placées afin d'en découvrir les trésors, puis repartent vers les localisations suivantes. L'activité vient à peine de commencer que, déjà, les bouts de papier sur lesquels ont été rédigés les indices s'éparpillent dans le vent. C'est beaucoup d'énergie qui s'envole ainsi.

Jamais je n'oublierai Lucie qui, jusqu'à sa retraite, est demeurée un modèle d'inspiration pour les jeunes qu'elle accueillait dans sa classe et dans le verger où elle créait avec eux des sculptures à faire rêver. Des œuvres de ses élèves au jardin qu'elle transforme de saison en saison à l'abri de sa montagne, Lucie m'a appris que, s'il est tentant de semer à tout vent, il vaut mieux s'enraciner solidement. Dès les vacances, je me promets de la retrouver sur sa galerie pour refaire le monde en nous berçant doucement.

On est presque l'été et j'ai le sourire fatigué.

À l'étage, mes élèves de troisième secondaire me regardent leur distribuer des carnets aux motifs d'ananas et de cactus. Elles ont raison d'être étonnées. Depuis la rentrée, nous avons toujours rédigé à l'écran. Mais nous venons de terminer la lecture du roman *Ophélie*, de Charlotte Gingras. Le journal à la couverture bleue d'encre qu'offre le personnage de Jeanne, l'écrivaine, à la narratrice m'a donné l'envie de revenir à la base.

– Ça va servir à quoi?
– À faire respirer votre imagination.
– Qu'est-ce qu'on fera ensuite?
– Vous me le ferez découvrir.

La classe est silencieuse. Certaines filles rangent leur carnet dans leur sac alors que d'autres l'observent sans oser l'abimer. Dans un coin de la classe, un crayon se met à valser sur les pages lignées… suivi par quelques autres.

Pas de projet techno, pas de course contre la montre pour respecter un échéancier trop serré dans le calendrier bousculé des derniers mois de l'année. Que du papier sur lequel laisser vivre les idées, garder une trace plutôt que de s'éparpiller. Il y a de ces luxes qu'on s'offre trop peu.

On est presque l'été et je pense à ces mentors qui ont gardé leur flamme bien vivante, porté le flambeau jusqu'au bout pour guider les passions. Même si je ressens plus qu'avant le poids de mon bagage, comme la Tortue de La Fontaine pendant son voyage, je leur dois bien de continuer. En ralentissant la cadence peut-être, assez pour atteindre le second souffle nécessaire à poursuivre la course vers la ligne d'arrivée. Pour mener à bon port la maison de mots que j'ai choisie de porter.

Jamais je n'oublierai Louise, qui m'a appris qu'on pouvait parler avec son cœur à la classe. Qu'il était possible d'arrêter un cours pour faire méditer les élèves et de donner de doux surnoms à ces derniers. Louise qui m'a montré, à la fin d'un chaud mois de juin, à cuisiner la meilleure confiture de fraises. Car l'été, m'a-t-elle enseigné, c'est fait pour vivre. J'ai bien retenu la leçon.